

Message d'une juive au Pape : la souffrance ne justifie pas la violence

Article de la blogueuse Gheula Canarutto Nemni

Cher François,

Dans le vibrant plaidoyer pour la justice sociale que vous avez adressé aux législateurs kenyans à Nairobi la semaine dernière, vous avez affirmé que « la violence, les conflits et le terrorisme...sont alimentés par la peur et le désespoir (...) nés de la pauvreté et de la frustration. »

Pourtant rien, pas même le désespoir, ne peut justifier le terrorisme. Les vraies racines du terrorisme se trouvent seulement dans une éducation basée sur la haine. Nous les juifs avons une grande d'expérience en matière de désespoir. Mais notre histoire montre d'autres façons plus constructives de s'en sortir. Chez les juifs, le désespoir n'a jamais été une justification pour commettre des actes violents au nom de notre religion.

Nous avons défilé dans les rues de Rome enchaînés alors que notre Temple Sacré à Jérusalem était en flammes. Nous avons été jetés aux lions affamés dans des amphithéâtres où les spectateurs se réjouissaient d'avance de nous voir périr. Nous avons été brûlés dans des autodafés. Nous avons été appelés « marranos » (« cochons » en espagnol du 15^e siècle). L'allumage de nos bougies rituelles et les prières dans notre langue ancestrale ont été interdits. Nous avons été expulsés d'Espagne. Nous avons erré dans de nombreux pays à la recherche d'un nouveau domicile.

Nous avons été massacrés dans des pogroms, nos synagogues pillées, nos enfants enrôlés dans des armées d'où ils ne sont jamais revenus. Nous avons été privés du droit au travail, à la propriété, à la parole, et du droit de vote. Nous avons été privés du droit à la dignité dont tout être humain devrait bénéficier à sa naissance.

Nos dents en or ont été arrachées de nos bouches et nos bras marqués comme si nous étions des animaux destinés à l'abattoir. On nous a dit pendant des siècles « Retournez dans votre pays! » et maintenant que nous avons une patrie, on nous dit « Quittez-la! ».

Nous les Juifs sommes une partie indissociable du tissu historique de notre monde. La présence juive est le dénominateur commun dans la plupart des pays du globe. Dans chaque lieu où nous sommes arrivés sur cette planète, nous avons produit des poètes, des mathématiciens, des physiciens, des écrivains, des hommes politiques, des scientifiques, des médecins, des inventeurs. Même quand nous étions enfermés dans des ghettos, nous n'avons jamais cessé d'écrire, de penser, de discuter, de produire des choses positives. Nous ne nous sommes pas laissé abattre, même pas pour un court moment.

Malgré tout cela, nous n'avons pas passé des milliers d'années à nous autoflageller. Nous avons porté notre destin sur nos épaules et lié l'héritage de nos ancêtres à nos cœurs et nous sommes allés chercher un nouvel endroit où nous pourrions respirer à nouveau.

Si on vous a enseigné que chaque instant sur cette terre est la plus grande richesse que vous possédez et que la vie est le plus précieux cadeau que vous avez reçu à la naissance, vous n'avez ni le temps ni la volonté de vous vautrer dans l'apitoiement sur soi. Et il n'y a pas de place pour le ressentiment.

Nous sommes retournés, sans nos parents, nos frères, nos enfants, nos maris et épouses, en Allemagne, en Italie, en France. Nous sommes restés debout sous les fenêtres de nos anciens foyers à regarder des étrangers vivant maintenant dans ces lieux qui nous avaient appartenu avant la guerre. Nous avons retroussé nos manches, révélant les numéros marqués au feu sur nos bras, et nous avons tout recommencé à zéro.

Les pays qui s'intéressent aux vagues migratoires devraient étudier l'histoire juive et notre modèle d'intégration. Dans chaque nouveau lieu où nous sommes arrivés, nous avons appliqué notre règle d'or : ne jamais se noyer dans ses larmes.

Nous n'avons pas compté sur la compassion des pays qui nous ont ouvert leurs frontières. Dès le départ, nous avons essayé de nous intégrer dans le tissu social local qui nous accueillait. Et tout en remerciant nos hôtes, nous avons mis nos talents au service de leur développement et de leur progrès ainsi qu'aux nôtres.

Il y a ceux qui utilisent le désespoir comme justification pour le meurtre d'innocents. Et il y a ceux qui mettent de côté le désespoir, l'enfermant dans un tiroir de la mémoire, et essaient de remonter la pente, se focalisant sur de nouvelles opportunités.

Je m'adresse à vous, cher Pape François, comme je m'adresse à John Kerry, à Hillary Clinton, et aux centaines de personnes influentes dans le monde qui cherchent la raison, le motif derrière la transformation d'individus en bombes humaines. Même si vous vous plongez dans les histoires de vie tragiques de ces tueurs (bien que dans la plupart des cas ils vivent exactement dans les mêmes conditions que les gens de la société dont ils font partie), et même si elles sont vraiment terribles, rien, RIEN, ne peut justifier un acte de violence aveugle contre un autre être humain. Rien, rien ne peut donner le droit à un individu de priver un autre de son droit à un avenir. Chercher des justifications signifie une seule chose : préparer le terrain pour le prochain acte violent. Que D.ieu nous préserve.

L'Histoire n'a jamais autant maltraité une nation qu'elle a maltraité le peuple juif. Mais partout où le vent de la haine nous a transportés, nous nous sommes intégrés, nous avons appris la langue locale, récitant par cœur Whitman, Elliot et Dickinson. Nous avons même inventé le cheesecake parvé. L'intégration est quelque chose que vous devez vouloir et à laquelle vous devez travailler tous les jours.

Nous n'avons jamais demandé aux pays qui nous ont accueillis de s'adapter à nos règles. "Dina demalchuta dina" (La loi du pays devient aussi ta loi), dit le Talmud. Une véritable intégration, même pour les personnes les plus désespérées, peut être réalisée. Mais cela dépend, d'abord et avant tout, des valeurs transmises par la religion, les familles et les professeurs des nouveaux arrivants. Et cela dépend d'une volonté de faire partie de la société de manière positive et constructive.